

**Anonyme, *Voyage en Turquie*, traduit de l'espagnol
Viaje de Turquía, par Claude Allaigre et Jean-Marc
Pelorson**

Éditions Bouchène, Saint-Denis, 2013

Philippe Meunier



Édition électronique

URL : [http://](http://bulletinhispanique.revues.org/4688)

bulletinhispanique.revues.org/4688

ISSN : 1775-3821

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2016

Pagination : 742-744

ISBN : 979-10-300-0125-9

ISSN : 0007-4640

Référence électronique

Philippe Meunier, « Anonyme, *Voyage en Turquie*, traduit de l'espagnol *Viaje de Turquía*, par Claude Allaigre et Jean-Marc Pelorson », *Bulletin hispanique* [En ligne], 118-2 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 21 décembre 2016. URL : <http://bulletinhispanique.revues.org/4688>

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2016.

Tous droits réservés

Anonyme, *Voyage en Turquie*, traduit de l'espagnol *Viaje de Turquía*, par Claude Allaigre et Jean-Marc Pelorson

Éditions Bouchène, Saint-Denis, 2013

Philippe Meunier

RÉFÉRENCE

Anonyme, *Voyage en Turquie*, traduit de l'espagnol *Viaje de Turquía*, par Claude Allaigre et Jean-Marc Pelorson, Saint-Denis, éditions Bouchène, 2013, 383 p. ISBN : 978-2-35676-030-2

- 1 « C'est le privilège de la traduction de pouvoir être réitérée dans tous les siècles, pour refaire les livres selon la mode qui court. Ainsi plusieurs livres qui ont été traduits il y a quelques années, le sont encore aujourd'hui, et même il s'en fait quelques fois plusieurs traductions en pareil temps. On ne saurait trouver à reprendre à ceci, jusqu'à ce que notre langue soit plus fixe qu'elle n'est ; et quand elle le serait, on approuverait l'émulation des traducteurs »¹. Ainsi conclut Charles Sorel le chapitre XI « De la traduction » de sa *Bibliothèque française*.
- 2 Heureux paradoxe qui veut que *El viaje de Turquía*, œuvre clandestine de la Renaissance espagnole qui a attendu le XX^e siècle pour connaître la notoriété, soit l'objet ces quinze dernières années, tout à la fois d'une nouvelle édition par une hispaniste française, celle de Marie-Sol Ortola chez Castalia en 2000, et de deux traductions françaises, presque « coup sur coup », à charge de quatre autres hispanistes français, celle de Jacqueline Ferreras et Gilbert Zonana en 2006 intitulée *le voyage de Turquie*, et celle de Claude Allaigre et Jean-Marc Pelorson, *Le voyage en Turquie* aux éditions Bouchène, Saint-Denis, 2013. Si « émulation » il y a selon le mot de Charles Sorel, le projet de cette dernière version en

français que nous offrent deux traducteurs chevronnés² et particulièrement inspirés, remonte à loin, comme en témoignent les articles³ qu'ils ont consacrés tous les deux à l'ouvrage espagnol anonyme entre 1987 et 2010 dans la revue des *Langues néo-latines* et dans le *Bulletin Hispanique*. En ce sens, cette traduction s'inscrit dans la longue lignée des travaux savants consacrés au *Viaje*, depuis ceux de Marcel Bataillon jusqu'à l'édition de Marie-Sol Ortola étayée par la confrontation systématique des cinq copies non autographes dont disposent les chercheurs, sans oublier les travaux d'Augustin Redondo, de Florencio Sevilla Arroyo ou ceux de Jacqueline Ferreras.

- 3 Or, le ton est donné, et résolument nouveau, dès la couverture de l'ouvrage où sont mis en exergue non seulement le titre « Voyage en Turquie », mais aussi et surtout le sous-titre : « Dialogue entre Pierre de Méchantour, Jean d'Escroquendieu et Dédé Couandouce », celui-là même qui est commun aux cinq copies espagnoles du *Viaje* (« Diálogo entre Pedro de Urdemalas, Juan de Voto a Dios y Mátalascallando»). Il y a là un parti-pris réjouissant sur lequel les auteurs ne manquent pas de s'expliquer dans la préface qui prépare le lecteur à leur traduction. Outre l'usage moderne de la préposition « en » en accord avec l'enjeu « publicitaire » du titre original qui renvoie au genre prisé du récit de voyage, que ce dernier soit intentionnel ou non, le sous-titre rappelé dès la page de couverture suffit par lui-même à justifier les propos de Bataillon qui soulignait outre l'aspect sérieux, la dimension de divertissement de l'ouvrage. Il y a d'abord cette structure dialogique enveloppant le récit de Pierre de Méchantour et les commentaires de ses deux compères, laquelle donne l'illusion d'une conversation spontanée, prise sur le vif. Or, c'est bien cet art de la conversation, dénué de toute tentative de conversion, qui, à lui seul, vient donner ses lettres de noblesse à une langue familière, voire argotique, capable de bruir également de quelque juron blasphémateur comme le fameux « jarnidieu » d'Henri IV (p. 78), quand il ne s'agit pas, dans la pulsation d'une nouvelle séquence, de s'inspirer du vers de La Fontaine « Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés » pour faire rebondir le récit de Pierre de Méchantour (p. 90). L'enjouement du dialogue tient aussi à cette homophonie entre langues, redoutable défi fait aux traducteurs Claude Allaigre et Jean-Marc Pelorson qui le relèvent avec panache. On en veut pour preuve l'entrée en scène d'un Pedro polyglotte qui salue la compagnie d'un incompréhensible « Metania », terme grec que Juan va rapprocher de la forme verbale espagnole « taña » pour lancer tout de go la conversation sur les instruments musicaux ; d'où l'équivalent français (p. 52) :

Pierre de Méchantour.- *Metania*.

Dédé.- Que veut-il ?

Jean.- Il dit « Mets ton ouïe là » : il veut qu'on l'écoute jouer.

Dédé.- Et il a quel instrument ?

Jean.- Quelque vielle, comme en trimentent tant d'autres pèlerins.

- 4 Il ne s'agit pas de « faire moderne », mais plutôt de restituer la modernité idéologique de ce petit « chef-d'œuvre »⁴ qui se paie le luxe, à la barbe des autorités inquisitoriales, de faire aussi l'éloge du Turc dans sa plus irréductible altérité. Pour ce faire, recours est fait aux entrelacs d'une conversation qui file, s'attarde, bifurque entre trois interlocuteurs dont les noms, traduits selon la logique du calembour facétieux, font résonner dans le livre d'autres voix que celle d'Erasmus. On soulignera avec un plaisir non dissimulé la trouvaille onomastique de « Dédé Couandouce » pour désigner le moins lettré des trois :

soit un diminutif hypocoristique qui dit à l'avance le sobriquet dont le personnage est affublé. « Notre » Dédé, sommes-nous tenté de dire, tant il est vrai que le signifiant est, par exemple, répertorié 24 fois dans le titre de chansons francophones sur internet. Le choix de traduction semble, par ailleurs, rappeler irrésistiblement l'expression « faire dédé » qui, par quasi-homonymie, renvoie aux dés (aux deux dés) que l'on secoue dans sa main avant de les lancer. On admirera la cohérence sémantique, mise en scène par le jeu allitératif, qui veut que celui qui fait ses coups en douce, pratique naturellement et par avance l'art de la triche au jeu. Il est vrai que le nom étant à plusieurs reprises l'objet de commentaires explicites, comme lorsque Dédé parle de Pierre qui « [L]ui aussi, parfois, il en découd en douce » [...] » (p. 219), mérite toute l'acuité des traducteurs.

- 5 La filouterie toute picaresque est bien le fil d'Ariane qui guide la traduction des sobriquets originaux, celui de Jean d'Escroquendieu, capable de détourner sans scrupule l'argent des aumônes, ou bien celui de la figure folklorique bien connue de Pierre de Méchantour à la malignité diabolique, même si les trois personnages madrés, bien plus ambigus qu'il n'y paraît, savent aussi faire tomber le masque pour parler vrai.
- 6 Enfin, on saura gré aux auteurs d'avoir su retrouver la pulsation originelle de cette conversation vivante en divisant le « Dialogue du premier jour », en deçà de la répartition en chapitres du texte espagnol, en séquences dont les sous-titres inventés répondent à l'irrésistible attraction paronymique : « Matons mouchards » (p. 94), « Prêcher les pénitents ou pêcher le client » (p. 98), « Retrouvailles avec un trouillard » (p. 212) ; pratiquent le palindrome : « Y voir clair pour s'épouiller, s'épouiller pour y voir clair » (p. 93), ou rénovent les lexies : « Par monts et par vaux, puis par forte tempête » (p. 206).
- 7 Claude Allaigre et Jean-Marc Pelorson se font joyeux traducteurs, passeurs de noms « selon la mode qui court », c'est-à-dire, d'après leur propre revendication⁵, rajeunissant l'écriture conversationnelle du *Viaje*, dont ils restituent avec une verve enthousiasmante l'étonnant héritage humaniste.

NOTES

1. *La Bibliothèque française*, 2de édition revue et augmentée, Paris, par la Compagnie des libraires du Palais, 1667, p. 240.

2. Il faut rappeler que Claude Allaigre et Jean-Marc Pelorson ont participé, sous la direction de Jean Canavaggio, à la traduction des œuvres romanesques de Cervantès dans la *Pléiade*, éditions Gallimard, 2001. Si le premier est le traducteur de la *La Galatée* et le second du *Persilès*, ils ont travaillé de conserve sur les *Nouvelles exemplaires*.

3. Trois articles sont dûment référencés dans la « Bibliographie sélective » qui clôt la traduction : Claude Allaigre, « Contribution à une édition commentée du *Viaje de Turquía* », *Les Langues néolatines*, n° 260-1, 1987, p. 5-58 et « *Mucho va de Pedro a Pedro* (Aspects idéologiques et personnages exemplaires du *Viaje de Turquía* », *Bulletin Hispanique*, 80, 1988, p. 91-118 ; Jean-Marc Pelorson, « Entre conversation et conversion : jeux et enjeux du dialogue dans le *Viaje de Turquía* », *Bulletin Hispanique*, 112-2, 2010, p. 529-532.

4. Selon l'expression de Bataillon dans *Erasme et l'Espagne*, citée par les auteurs dans leur préface, p. 11.
 5. Voir Préface, p. 37.
-

AUTEURS

PHILIPPE MEUNIER

Université Lumière Lyon 2